

Notre étrangère

un film de Sarah Bouyain



produit par Athénaïse



Synopsis

Amy, une jeune métisse, retourne à Bobo, au Burkina Faso, pour revoir sa mère dont elle a été séparée à l'âge de 8 ans. Elle n'y retrouve que sa tante, la cour familiale à la fois étouffante et rassurante et une ville dans laquelle elle n'a plus de repères.

Mariam, une burkinabé de 45 ans, est femme de ménage à Paris. Depuis des années, elle n'est qu'une ombre furtive qui glisse à la lisière de la vie....

Couleurs, douleurs et lueurs familiales

Le premier long-métrage de fiction de Sarah Bouyain a le ton grave des douleurs, et l'éclat des sentiments enfouis. Il entrouvre pudiquement les portes sur les fractures qui marquent les femmes. Les destins de trois d'entre-elles se cognent sans qu'elles en aient toujours conscience. Mariam, une Africaine solitaire, se replie sur son travail de nettoyage pour une société de banlieue parisienne. Amy, une jeune métisse de Paris, est tendue dans la quête de sa mère africaine disparue. Acita, la tante burkinabé d'Amy, connaît le passé qu'on cherche à oublier. Mais Amy, partie au Burkina, ne parle pas le dioula et ne peut communiquer avec Acita qu'avec l'aide sélective de Kadiatou, sa petite bonne.

Pendant que Mariam s'use dans sa vie de banlieue, juste éclairée par les cours de dioula qu'elle donne à Esther, une Française de l'entreprise où elle est employée, Amy se heurte à l'oubli, à la nuit, à la langue qu'elle ne parle pas. Acita cherche à la récupérer comme la fille qu'elle n'a pas eue. Amy s'obstine dans la recherche d'une mère évaporée. Les espaces séparent, les continents sont des frontières, le temps creuse les douleurs. Amy tente de concilier les images de son père, un Blanc ancré en France, décédé l'année d'avant, et les contours sombres de cette mère africaine qu'elle a côtoyée dans les premiers moments d'enfance. Peu à peu les rapports se précisent, entre les raccords parfois abrupts et les ellipses où l'imaginaire peut s'activer.

Notre étrangère vibre sans fracas de ces identités déliées, diffuses que la jeune héroïne essaie de détourner pour mieux les vivre. Les générations s'affrontent, les cultures se heurtent, les vies défilent. Amy veut prendre la sienne en main en reconnaissant ses origines. Mariam laisse glisser la sienne dans l'ordinaire des jours et le manque de l'enfant arraché. Le montage accentue les ruptures, les cadres fixent les mouvements. L'intensité des actrices est sur le fil. Dorylia Calmel, impitoyable dans *Les Saignantes* de Jean-Pierre Bekolo, s'avance en métisse nerveuse. Assita Ouedraogo, battante dans *La promesse* des frères Dardenne, intériorise les sentiments expatriés. Blandine Yameogo, en déraison dans *Delwende* de Pierre Yameogo, nuance les failles.

Autour de ces femmes en crise, Nathalie Richard, Djénéba Koné évoluent en éclipsant les quelques hommes qui parsèment l'histoire. Car *Notre étrangère* est d'abord une affaire de femmes. Femme écartelée, Sarah Bouyain, née en France d'un père burkinabé, a creusé ses racines métisses dans un documentaire sur sa grand-mère, *Les enfants du Blanc*, 2000, et un recueil de nouvelles, *Métisse façon*, 2003. En tournant une fiction dans la banlieue parisienne et à Bobo-Dioulasso, elle raccorde les espaces dans une même expression. Sarah Bouyain questionne ainsi délicatement la filiation qui se tisse entre les femmes, entre les couleurs mélangées et suggère qu'on peut ouvrir son cœur au monde quand il est apaisé.

Michel Amarger

journaliste critique pour RFI / Africiné



Opposer / Rapprocher

Le titre, Notre étrangère, met-il en valeur le sujet du film ?

Le titre fait sens mais il peut être envisagé de deux points de vues assez différents : pour la jeune femme qui part au Burkina, ce qui ressort, c'est vraiment la question d'être étrangère. Quant à Mariam, elle est étrangère à elle-même, d'une autre façon. Elle est restée en suspension avec une histoire qui n'est pas réglée. Pour moi, le film traite de la question d'être étranger : étranger à soi-même, étranger quelque part. C'est ce petit décalage qui existe entre soi et les autres, ceux qui sont autour de nous.

Dans le film, ne faites-vous pas une opposition entre deux mondes ?

Ils sont très éloignés l'un de l'autre mais il n'est pas impossible de les lier. Il y a des lieux-liens. Par exemple, lorsque Amy arrive en Afrique, on ne sent pas la rupture. Elle est chez un tailleur et c'est quand elle sort avec lui pour aller à moto chez sa tante, qu'on peut être sûr qu'elle est au Burkina et pas en France. Il y a aussi le foyer que la mère, Mariam, partage avec sa colocataire. C'est un lieu un peu entre les deux. Donc pour moi, il y a quand même des ponts, des liens formels entre ces deux mondes. Surtout ils existent dans la tête des personnages. Cette jeune fille a toujours pensé à l'Afrique parce que sa mère y était. Sa mère a toujours l'Afrique en tête parce que c'est le lieu de son passé, de la séparation avec sa fille. C'est vrai que c'est un lien douloureux parce qu'il est de l'ordre de la nostalgie, mais il existe. Ce qui lie les gens, c'est aussi la famille, l'amour des uns envers les autres.



Dire / Suggérer

Pourquoi ne pas poser les personnages et leurs rapports dès le début ?

Dans les films familiaux, on ressent souvent le besoin de brosser un arbre généalogique et c'est souvent fait avec plus ou moins de légèreté... On a essayé d'épurer le scénario autant que possible par rapport à ça. Au montage aussi, il y avait des séquences plus explicatives. Le film est parfois assez silencieux. Il y a des moments par contre où il est très bavard. Dès l'écriture, on ne voulait pas que les moments de parole servent à donner des informations. On voulait un bavardage qui soit plus musical. Quand les gens parlent, ils ne disent pas des choses clés. Ce qu'ils ont à dire, ce que le spectateur doit sentir, passe par autre chose.

Mère / Fille

Dans le film, la mère est à distance du Burkina, de sa fille, de ce qui l'entoure. Pourquoi insister sur sa solitude ?

Elle est seule parce qu'elle trimballe des choses qui ne sont pas résolues. Le film parle aussi de la capacité de chacun à s'intégrer ou non. Je trouvais intéressant d'avoir un parallèle avec sa colocataire malienne. Elle est en France, elle est étrangère mais elle s'est construit un « chez elle ». Dans sa chambre, il y a des posters. Elle communique avec d'autres, on la voit téléphoner. Elle a une vie alors que Mariam non. Mariam a choisi de rester dans un no man's land, peut être pour se punir. Peut-être qu'elle culpabilise de tout ce qui s'est passé avec sa fille. C'est une impossibilité à être dans le présent, à être là où elle est, en France. C'est quelqu'un qui s'interdit d'en profiter. L'actrice amène aussi cette dimension.

Vous semblez ouvrir quelque chose par la relation qui se noue avec Esther, à qui elle enseigne le dioula. Pourquoi l'interrompre d'un coup ?

Mariam y a vu l'occasion de s'échapper vers autre chose. C'est aussi une forme de reconnaissance. Tout à coup, elle a une relation avec une personne blanche en France, différente de ce qu'elle connaît d'habitude. Esther l'entraîne à comprendre qu'elle possède quelque chose. Elle a un savoir, elle possède une langue. Ça lui ouvre une fenêtre qu'elle n'avait pas pensé à ouvrir. Mais ça la ramène aussi à la question de sa fille.





Communiquer / Intérioriser

La communication passe aussi par la langue dioula, parlée dans une partie du Burkina. La mère l'apprend à une femme blanche alors qu'elle n'a pas été transmise à sa fille. C'est une fracture supplémentaire ?

L'idée de départ du film était l'apprentissage de cette langue. C'est resté comme une manière de montrer les problèmes de communication. La langue maternelle est un symbole fort. Valérie Loiseleux, la monteuse du film, regrettait qu'on ne sous-titre pas certaines parties des choses dites, par exemple au moment de la dispute entre Amy et sa tante. On sent que c'est dur par le ton des actrices mais on ne sait pas ce qui se dit si on ne parle pas dioula. Du coup, le spectateur est vraiment dans la situation de Amy. Il y a des gens qui ne vont pas comprendre les mêmes choses dans le film. Mais l'essentiel peut quand même être perçu parce que l'essentiel n'est pas que culturel. On joue sur deux registres. Le culturel, c'est ce qui fait que Amy se sent étrangère. Par exemple, elle est perçue comme une Blanche par les chauffeurs de taxi burkinabés qui lui demandent plus d'argent. C'est un héritage de la colonisation. Mais le problème de fond, c'est un problème d'individu. Son histoire familiale aurait très bien pu être vécue dans une famille franco-française.

Jouer / Regarder

Pourquoi privilégier autant les plans fixes pour suivre Amy ?

Je n'aime pas le fait qu'on décrive un lieu par un mouvement, comme une sorte de préambule indiquant où l'on est. Le décor principal, la maison où l'on a tourné à Bobo-Dioulasso, est une maison dans laquelle j'ai vécu en vacances, avec ma grand-mère. J'ai le souvenir d'être assise, qu'il ne s'y passait rien, que rien ne bougeait même si j'ai aussi beaucoup parlé avec ma grand-mère. J'en ai une sensation très statique. Elle est posée. Cela nous a frappé quand on a fait les mises en place avec les actrices. La fixité du cadre permet aussi de voir Amy qui bouge beaucoup. Elle va et vient.

Lors des discussions entre les personnages, on remarque une certaine théâtralité. Est-elle recherchée ?

Pour la scène de la dispute entre Amy et sa tante, par exemple, on sent que la tante a l'habitude de manier la parole, et à côté, Amy qui n'a pas l'habitude d'avoir ce genre de discussion ni les gestes qui vont avec. La tante est dans une théâtralité maîtrisée parce que c'est comme ça que l'on se dispute au Burkina. Amy fait ce qu'elle peut.

Les actrices ont-elles été choisies en fonction de ces élans ?

Dorylia Calmel, qui interprète Amy, a plus souvent joué au théâtre qu'au cinéma. Par ailleurs, sa pratique du trapèze lui donne de la puissance, de la nervosité. Mais elle a un jeu qui peut sembler plus sobre que celui de Blandine Yameogo, la tante. Comédienne et danseuse, Blandine nous a ému pendant le casting par sa présence. Le jeu d'Assita Ouedraogo qui est Mariam, est encore différent. Je me rappelais d'elle dans *La promesse* et elle a été là depuis le début. C'est quelqu'un qui a une présence assez forte et assez dure. Il y a quelque chose d'assez singulier dans son corps très élancé, presque à la limite du réalisme... Quand on regarde Assita Ouedraogo dans le film, on voit d'abord une solitude avant de voir une femme africaine. Peut-être qu'on ne se dira pas en la voyant, qu'elle est triste parce qu'elle est loin de son pays, qu'elle est sans papiers, qu'elle fait des ménages...

Composer / Filmer

Le film a-t'il beaucoup évolué entre le projet de départ et le tournage ?

Au début, c'était plutôt un film sur la langue qui était au centre de l'histoire. Et puis il y a eu un glissement progressif vers quelque chose de plus autobiographique. Je n'avais pas conscience que c'était un film qui empruntait autant d'éléments à ma vie et à celle de ma famille.

La fiction vous ramène à votre réalité ?

Ma démarche est proche d'une forme d'autofiction. J'utilise beaucoup ce que je vis pour raconter des histoires et du coup, parfois je me pousse à vivre certaines choses pour pouvoir les raconter. Il y a ce va et vient plus conscient aujourd'hui. De manière générale, la question du métissage et celle de l'entre-deux, sont des questions importantes et graves. Le monde ne cesse de bouger et de prendre des formes différentes. Les distances géographiques sont de moins en moins un obstacle mais les distances entre les gens demeurent. Les clivages sociaux et économiques qui souvent rejoignent les clivages Nord/sud et Blanc/Noir entravent la communication et la compréhension. Tout cela crée des frictions.... Du coup, le métissage, qui vient littéralement et salutairement brouiller les cartes reste un sujet auquel il faut continuer de réfléchir.



Liste technique

Scénario	Sarah Bouyain, en collaboration avec Gaëlle Macé
Réalisation	Sarah Bouyain
Assistant réalisateur	Pierre Sénélas
Chef opérateur	Nicolas Gaurin
Montage	Valérie Loiseleux Pascale Chavance
Son	Marianne Roussy Cécile Chagnaud Thierry Delor
Musique	Sylvain Chauveau
Décors	Bill Mamadou Traoré Barbara Creutz-Pachiodi Marie Le Garrec
Costumes	Martine Some & Barbara Creutz- Pachiodi

Liste artistique

Dorylia Calmel	Amy
Assita Ouedraogo	Mariam
Nathalie Richard	Esther
Blandine Yaméogo	Acita
Nadine Kambou Yéri	Kadiatou
Dominique Reymond	Marie
Djénéba Koné	Awa
Jérôme Sénélas	Elliot

Produit par Athénaïse (France) - Sophie Salbot

Co-produit par Abissia Productions (Burkina Faso) - Sékou Traoré

Avec le soutien de

Centre National de la Cinématographie - Région Ile-de-France - Canal + - Vision Sud-Est - DDC

82 min, 1.85, couleur, 35mm

Notre étrangère



Ventes internationales

Colifilms diffusion

17 rue Chéroy, 75017 Paris

Phone +33 1 4294 2543 - +33 6 2502 0096

Fax +33 1 4294 1705

claude.colifilms@club-internet.fr